

LES COQUELICOTS DU DÉSERT

Ophélie Courtain

LES COQUELICOTS DU DÉSERT

*À Tonton Michel, pour sa main tendue en secret.
Et aux anonymes du quotidien,
qui par leurs petites attentions,
transforment nos vies sans le savoir.*

*« Ce qui embellit le désert, dit le petit prince,
c'est qu'il cache un puits quelque part... »*

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*.

PROLOGUE

Marie conserva le silence, les yeux rivés sur ses chaussures. Elle finit de boutonner sa blouse et verrouilla son casier. Elle clipsa son badge sur sa poche usée, noua négligemment ses cheveux châains en chignon au-dessus de sa tête avec un élastique, vérifia machinalement la présence de ses stylos du bout des doigts, et inspira profondément.

C'était un mercredi matin. Quelques heures auparavant, Nicolas lui avait préparé un petit déjeuner auquel elle n'avait pas touché, ce qui lui avait valu des remarques désobligeantes sur sa santé. Marie s'était emportée, une fois de plus. Pourquoi fallait-il toujours qu'il soit sur son dos ? Pourquoi s'entêtait-il à la couvrir comme une enfant ? Nicolas n'était pas d'accord. Il essayait de prendre soin d'elle, elle qui ne le faisait plus. Elle était partie en claquant la porte. À présent, elle s'en voulait de cette impulsivité. Elle aurait aimé lui faire plaisir en goûtant son thé à la bergamote et ses tartines de pain beurrées. Mais cela faisait quelques semaines qu'elle ne pouvait rien avaler. Une nausée permanente, inexplicable, qui l'avait poussée à réaliser un test de grossesse deux jours avant. Test qui s'était révélé négatif. Ouf. Elle ne lui en avait pas parlé. Peut-être aurait-elle dû, pour lui éviter des espoirs inutiles.

En arrivant dans le vestiaire ce matin-là, l'ambiance inhabituellement silencieuse et les murmures l'avaient un peu alertée. Mais elle manquait de discernement ces derniers temps, elle prêtait sans doute attention à des signes qui n'en étaient pas. Elle avait fait la bise aux collègues présents et échangé quelques banalités d'usage sur la météo déplorable et le roulement de planning inopiné. Naïma avait été la seule à avoir le courage de venir lui parler du départ de Jean-Michel. Marie n'avait pas réagi. Elle avait écouté tout en rangeant son sac à mains dans son casier. Elle avait baissé les yeux sur ses crocs, sans les relever vers Naïma. Ne fût-ce que pour lui signifier qu'elle avait compris.

Naïma resta encore quelques secondes, hésitante sur l'attitude à adopter. « Bon je file, on m'attend en réa. Bon courage ! » fut la fuite la moins lâche lui permettant d'esquiver ce mutisme embarrassant.

Marie prit à nouveau une longue inspiration, redressa la tête en se tournant face à ses collègues, croisa leurs regards gênés, et sortit du vestiaire.

Jean-Michel était apparemment décédé la veille. L'arrêt des traitements avait eu lieu le lundi et, « contre toute attente », il était parti « en moins de vingt-quatre heures ». C'est ce que Naïma avait dit.

Marie s'activa vers la chambre 434 et passa une tête. Elle était vide. Elle se repassait les mots de Naïma en boucle pour deviner ce qui aurait pu lui échapper : « Écoute, Marie, je suis désolée d'avoir à te le dire comme ça mais je préfère te prévenir. Apparemment Jean-Michel est mort hier. C'est ce qu'on m'a dit ce matin. Le Comité éthique a décidé l'arrêt des traitements avec l'aval des parents la semaine dernière, et ensuite, tout s'est passé très vite. Arrêt des soins lundi et, contre toute attente, il est parti en moins de vingt-quatre heures... »

Marie n'avait pas cillé.

Son cœur commençait à s'emballer. Tout cela lui paraissait aberrant. Il y avait eu tant de Comités éthiques auxquels elle avait participé. Pourquoi ne pas l'avoir appelée ? Marie se demanda si l'autre avait encore fait des siennes.

« L'autre », c'était Bruno. Bruno Charivière.

Quand il était arrivé, il avait rapidement hérité du sobriquet « BGC » pour « Beau Gros Con ». Beau, c'était un fait. Gros, absolument pas. Con, incontestablement. Après quelques semaines, BGC s'était pavané d'avoir appris que ses équipes parlaient de lui en le citant avec ses initiales, comme tout directeur qui se respecte. Par prudence entre collègues, et pour replacer son ego, « l'autre » avait remplacé les initiales et trouvé naturellement sa place (bien différente de celle qu'il s'imaginait) dans les conversations.

Marie ferma les yeux et posa à nouveau sa respiration pour essayer de se calmer.

Elle déposa son déjeuner dans le frigo de l'office, et rejoignit le poste de soins pour les transmissions matinales. Thomas, son responsable, l'attendait tout penaud.

Il essaya de justifier tant bien que mal la façon dont tout cela s'était organisé. Marie l'écoutait en silence, avec ses excuses plein la bouche mais pas la moindre explication convaincante. Il la débectait. S'il avait le diplôme d'un cadre de santé, il n'en avait aucunement l'étoffe, et sa carrure de gringalet ne faisait que confirmer qu'il n'avait pas les épaules pour ça. Thomas travaillait sous la pression de Bruno, pour faire plaisir à Bruno, pour rendre des comptes à Bruno... Il s'inquiétait de la satisfaction de Bruno, toujours Bruno, jamais de celle de son équipe.

Marie se dirigea vers le bureau de Bruno d'un pas décidé, suivie mollement de Thomas, qui s'obstinait à bafouiller des excuses inutiles. En arrivant devant la porte, elle tomba nez à nez avec les parents de Jean-Michel, en pleine conversation avec l'autre. Les

parents tournèrent la tête, et les yeux embués de la maman s'accrochèrent à ceux de Marie : « Oh Marie... Merci... Merci d'être revenue plus tôt de vos congés et d'avoir été à ses côtés dans ses derniers instants... On ne pouvait pas rester. C'était trop dur pour nous... Docteur Charivère nous a raconté comment vous l'avez si bien accompagné, et ça nous fait plaisir de savoir ça... Nous savons comme vous étiez proche de lui... Je suis sûre que c'est pour ça qu'il est parti si vite. Car vous étiez là. Il a choisi son moment. Il est parti en vous tenant la main, c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux... »

La fin de la phrase fut emportée par les sanglots, et la mère s'effondra dans les bras de son mari.

Marie se tourna – incrédule – vers Thomas qui baissait la tête, puis vers Bruno qui opina : « Oui, merci Marie, vous avez été très professionnelle. »

Très professionnelle...

Bruno lui donnait envie de vomir. C'était décidément un vrai connard. Et il faisait honneur à sa réputation.

Marie ne parvenait pas à détacher son regard de ce directeur médical antipathique, figée par cet aplomb effroyable. Bruno se racla la gorge. Marie avala difficilement sa salive. Elle détourna le regard vers les parents de Jean-Michel auxquels elle sourit mécaniquement. Après un long silence, elle prétextait une urgence pour fuir cette scène insupportable.

Marie connaissait bien les parents de Jean-Michel. Un couple de petits vieux charmants. Pas du genre à vous prendre la tête parce que « la température de la pièce est un demi-degré trop élevé, vous savez » ou que « si on lui laisse un oreiller aussi confortable, forcément qu'il va continuer à dormir ! Il est tellement bien ! » Oui, il y avait toutes sortes de parents. Gisèle et André faisaient partie de ceux que le personnel était ravi d'accueillir à l'hôpital. Toujours un

mot attentionné : « Bonjour Brigitte, alors le petit dernier, ça va mieux la varicelle ? », des sablés faits maison pour le goûter ou une boîte de chocolats à Noël. Ils étaient tout aussi prévenants avec leur fils. André s'attachait quotidiennement à multiplier les stimulations sensorielles. Il avait abandonné la stimulation olfactive depuis l'intubation nasale mais il persévérait avec les autres. Il faisait glisser sur la main de son fils une étoffe en soie, y posait un gant de toilette humide, faisait couler du sable entre ses doigts ou les refermait autour d'une cosse de châtaigne avec une délicatesse émouvante. Il lui faisait écouter de la musique : « Ça c'est tendance il paraît, c'est le vendeur de la Fnac qui me l'a dit. » Gisèle lui avait fabriqué un beau cadre en bois avec un pêle-mêle de photos de ses proches. Elle l'avait déposé en face de son lit, un peu sur la droite dans l'angle de la pièce pour que ce soit la première chose qu'il voie le jour de son réveil. Retraités tous les deux, ils passaient leurs journées entre le monde des vivants et des « plus-tout-à-fait ». Leur fils faisait partie des patients les plus lourdement atteints. Coma dépassé.

Il était précédemment passé par un coma stade III, et l'espoir n'avait jamais quitté ses parents. Mais en stade IV, que pouvait-on leur dire ? Jean-Michel ne se réveillerait plus. Les stimulations n'avaient plus aucun sens. Leur enfant était en état de mort cérébrale. Seules les machines le maintenaient en équilibre entre la vie illusoire et la mort déclarée.

Il ne restait plus qu'à avoir le courage de prendre une décision.

Bruno l'avait eue. Cette décision. Pas ce courage.

En concertation avec les parents bien sûr. En Comité éthique évidemment. C'était une décision collégiale. Mais il avait aussi eu le choix de la date. Le choix de ne pas en informer Marie. Et Thomas n'avait eu aucun courage. Pas même celui de prendre son téléphone.

Marie ne parvenait pas à penser à autre chose qu'à la mort de Jean-Michel. Au Comité éthique. À son absence lors de ce Comité. À son absence lors de l'arrêt des soins. Aux mensonges de Bruno.

Aux silences de Thomas. Au silence de l'équipe. Une brume épaisse avait peu à peu envahi sa tête. Sa vue s'était brouillée. Elle n'avait plus parlé de la matinée. Même à ses patients.

Peu avant le déjeuner, Marie repassa devant le bureau de Bruno, qui l'invita à le suivre, et ferma la porte.

Il se hasarda :

— Écoute, Marie, je suis désolé d'avoir dit que tu étais revenue de congé et que tu étais là lorsque Jean-Michel est mort, mais c'était pour rassurer les parents, tu comprends ? Ils étaient dans l'incapacité d'accompagner leur fils à mourir et ça leur a fait du bien de savoir que Jean-Michel est parti avec quelqu'un qu'il connaissait bien, d'autant plus qu'ils apprécient beaucoup ce que tu as fait pour lui.

— Mais c'est faux, c'est faux, je ne comprends pas...

— Écoute, Marie...

Elle l'interrompt :

— Mais je comprends pas, pourquoi ne pas m'avoir attendue, appelée ? J'aurais aimé être là avec lui, j'aurais justement aimé l'accompagner...

Elle s'étrangla d'incompréhension.

— Tu étais en congé, Marie.

— Mais vous auriez pu attendre mon retour, non ? On n'était pas à un jour près ! Je suis là aujourd'hui ! Pourquoi ne pas m'avoir appelée ? J'étais à Lyon, j'aurais pu revenir un jour plus tôt si nécessaire ! Thomas le savait ça ! Pourquoi il ne m'a pas appelée ? Vous saviez très bien que j'étais particulièrement attachée à ce patient...

Sa voix était sèche, la déglutition se faisait difficile.

— Arrête de tout ramener à toi, c'est pénible. Il fallait le faire, un point c'est tout ! Et puis, on pouvait pas savoir que tout irait si vite. Tu nous fais vraiment tous chier avec tes états d'âme !

— ...

— ...

— Mais dans ce cas, assume ! Prends tes responsabilités, assume et arrête de dire que j'étais là, que je l'ai accompagné, c'est faux !

Marie sentait la rage lui brûler les poumons et la gorge.

— C'est ce que ses parents voulaient entendre.

— Mais arrête, arrête avec ça – elle hurlait maintenant –, c'est faux !

— Calme-toi...

Non ! Se calmer là, maintenant, était impossible. Elle le savait. Elle ne voulait pas en entendre davantage. Nan mais quel enfoiré... En plus de tout le reste, Bruno se révélait manipulateur. Elle sortit du bureau en claquant la porte. La deuxième de la matinée. Un murmure parcourut ses collègues amassés dans le couloir. Ils avaient dû entendre que ça chauffait sévère dans le bureau. Elle ne savait plus comment réagir, à qui parler, par où commencer. Elle était agitée et perdue au milieu de ce silence pesant. Une biche en plein phares. Bruno lui succéda, refermant la porte sans bruit. La présence de Bruno sembla donner des ailes à son collègue Julien : « Alors sainte Marie, il paraît que Jean-Michel t'a pas attendue pour partir ? Il était peut-être pas amoureux de toi finalement ! » Un petit rire mesquin secoua ses épaules. Un rictus complice éclaira le visage de l'autre. Ce sourire n'avait pas échappé à Marie. Un sourire de trop.

Ses autres collègues baissaient les yeux, n'osant pas se confronter à ce spectacle indécent. Thomas baissait la tête. Comme d'habitude. Certains chuchotaient. D'autres étaient déjà repartis travailler.

Alors, sans prévenir, Marie se tourna lentement vers Bruno.

Soutenant son regard, elle lui cracha à la gueule.

Devant tout le monde.

Elle n'avait rien anticipé. Elle l'avait regardé droit dans les yeux, ce petit morveux, et elle lui avait craché en pleine face.

Il ne s'était pas laissé démonter. Il y avait bien eu ce petit moment de flottement et d'hésitation... Entre filer une bonne trempée à cette petite insolente ou rester digne. La deuxième option était sans conteste la meilleure. Il avait sorti un mouchoir et impassiblement, sans quitter Marie des yeux, il s'était essuyé le visage.

Marie se sentait soulagée d'avoir évacué sa colère. Mais elle tremblait à présent, effrayée de son geste inconsidéré. Elle était à deux doigts de lui gerber dessus ou de s'évanouir. Elle ne voyait aucune issue de secours. S'évanouir peut-être aurait été la solution. Lui vomir dessus, même involontairement, aurait commencé à faire sérieusement désordre.

Bruno avait alors intimé d'une voix très calme : « Marie et Thomas, dans mon bureau, je vous prie. »